

Luc Fivet

Anonyme

Extrait

Chapitre 1

L'homme était là, les mains au fond des poches de son survêtement. La quarantaine, taille moyenne, visage mou. Une amorce de ventre, des cheveux châtain qui se clairsemaient au sommet du crâne. Il se tenait sur le seuil de la maison, impassible. Il attendait tout simplement mon arrivée.

Un léger sourire flotta sur ses lèvres lorsqu'il me vit sortir les clés de mon pardessus. Je me dirigeai droit vers la porte d'entrée. Il ne fit pas mine de s'écarter. Il hocha juste la tête en guise de salut. L'espace de quelques secondes, nous nous fîmes face. Il se dandinait d'un pied sur l'autre comme s'il hésitait à me demander quelque chose. J'en aurais conclu à une forme d'embarras de sa part, voire de timidité, si son regard n'avait été aussi assuré.

Je me décidai à briser le silence.

– Je peux vous aider ?

– Je ne sais pas.

– Nous nous connaissons ?

– Pas vraiment.

– Dans ce cas, pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites devant chez moi ?

– Je vous attendais.

– Je le vois bien. Au risque de me répéter, en quoi puis-je vous être utile ?

– En fait, c'est moi qui suis venu vous aider.

– Je ne me souviens pas d'avoir fait appel à qui que ce soit.

– Pourtant, je suis là.

– Eh bien, je vous en remercie. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais regagner mon domicile.

– J’allais vous le proposer.

L’homme ne bougea pas d’un millimètre. Il continuait de bloquer le passage. Je le dévisageai sans un mot. Il me dit, sur le ton de l’évidence: « C’est un euro. » Je pensai avoir mal entendu.

– Je vous demande pardon ?

– Pour rentrer chez vous, c’est un euro.

Son attitude, les mains au fond des poches et les deux pieds bien campés sur le sol, témoignait d’une ferme résolution. Son visage était affable, on ne lisait aucune agressivité dans ses yeux noisette, mais il me priaït de prendre acte de ce constat irréfutable: je devais m’acquitter d’un euro pour rentrer chez moi.

Je haussai les épaules: les clochards étaient chaque jour plus nombreux en cette période de crise. Je retournai mes poches et j’en extirpai un peu de monnaie. De bonne grâce, je lui tendis une pièce d’un euro. Il l’empocha et fit un pas de côté. J’introduisis ma clé dans la serrure.

– Je vous souhaite une bonne soirée.

Il ne répondit pas. Il se contenta de me suivre dans le vestibule. Je me retournai, stupéfait.

– Que faites-vous ?

– Je vous l’ai dit: je suis venu vous aider.

– Mais je n’ai pas besoin d’aide.

– Tout le monde a besoin d’aide. Les temps sont durs.

– Veuillez sortir de chez moi.

Il se contenta de refermer la porte et de stationner sur le paillason, les mains dans les poches.

– Vous n’ôtez pas votre pardessus ?

– Je ne comprends pas.

– Ma foi, vous êtes chez vous, mettez-vous à l’aise. La journée a sûrement été dure, vous avez le droit de vous détendre un peu.

Il fit quelques pas dans le vestibule en jetant un coup d’œil aux photos encadrées aux murs. Je hochai la tête, incrédule. Sans chercher plus avant, je pendis mon pardessus à la patère

et empoignai mon attaché-case. À peine avais-je fait un pas en direction du salon que la silhouette de l'homme s'interposait avec souplesse.

– C'est un euro.

– Plaît-il ?

– C'est un euro pour entrer dans votre salon.

– Je vous ordonne de sortir de chez moi.

– Ne vous énervez pas comme ça. Donnez-moi une pièce d'un euro et nous serons quittes. Ne me dites pas que vous n'en avez plus : je vous ai vu en sortir plusieurs tout à l'heure.

Je puisai de nouveau un euro dans les poches de mon pardessus. Il l'empocha avec la même aisance et me précéda dans la pièce. Je haussai le ton.

– Vous m'aviez dit que nous étions quittes.

– Pour le passage du vestibule au salon, oui. Très jolie, votre télévision. Vous recevez combien de chaînes ?

Il se balada tranquillement dans le living-room, inspectant au passage les livres, CD et DVD alignés dans la bibliothèque. Il soupesa d'un œil intéressé le moelleux du canapé.

– Vous ne vous asseyez pas ?

– Cela ne vous regarde pas. Que voulez-vous à la fin ?

– Je viens vous donner un coup de main, c'est tout. Vous vivez seul ?

– Exact, et il n'y a aucune raison pour que cela change.

– Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas l'intention de vous déranger.

Je renonçai à comprendre. De toute façon, il n'y avait rien à voler chez moi : je ne possédais aucun bien de valeur, mon mobilier était intransportable et mes CD de musique classique, pas plus que les romans alignés sur les étagères, n'avaient l'air d'évoquer grand-chose pour lui. Je décidai de monter prendre une bonne douche : sans doute serait-il parti lorsque j'aurais terminé. J'esquissai un pas vers l'escalier. Il se plaça sur mon chemin, calme et déterminé.

– Pour monter à l'étage, c'est un euro.

– Fichez-moi la paix, bon sang!

– Je ne demande pas mieux. Donnez-moi un euro et ensuite vous pourrez vous relaxer. Vous l’avez bien mérité.

Je chipotai dans mes pièces de monnaie, lui glissai deux pièces de cinquante centimes dans la main et gravis l’escalier. Sans surprise, il m’emboîta le pas.

– Il est sympa, votre papier peint. Ma tante avait le même dans sa maison. Bonne qualité. Lessivable. Vous l’avez posé il y a longtemps?

J’étais bien décidé à lui signifier mon mépris. Je ne répondis pas. J’attendais simplement qu’il s’en aille. La suite était prévisible. Je le retrouvai sur mon chemin. Il souriait, un peu confus.

– Pour rentrer dans la salle de bains, c’est un euro.

Je réunis un amas de piécettes que je posai rudement dans sa paume. Il compta et fit la moue.

– Il manque cinq centimes.

– Vous plaisantez?

– Puisque je vous le dis... Vérifiez par vous-même.

Effectivement, il manquait cinq centimes. Par chance, il me restait quelques petites pièces. Je les lui tendis de façon cérémonieuse tout en adoptant un ton d’une extrême condescendance.

– Tenez, mon brave. Faites-en bon usage.

Je l’avais proprement ridiculisé. Pas vexé pour un sou, il empocha la petite monnaie et libéra le passage.

Je pris une douche revigorante, la tête emplie de questions. Qui pouvait bien être ce type? Et de quel droit osait-il s’immiscer ainsi chez moi? Je n’avais vraiment pas besoin de cela. La journée au bureau avait été difficile. Gratien m’avait confié deux dossiers délicats, à mettre à jour d’extrême urgence comme d’habitude. J’ignore qui les avait traités avant moi, mais c’était un vrai boulot d’amateur. Ils étaient truffés d’erreurs! J’aspirais à une bonne soirée de détente et voilà qu’un pignouf tombé du ciel s’introduisait jusque dans mon privé.

Lentement, je me détendis, savourant la sensation d’enveloppement de l’eau chaude qui dégoulinait le long de mes

membres. Pour un peu, j'en aurais oublié l'autre corniaud. Sans doute avait-il pris congé maintenant qu'il m'avait soutiré toute ma monnaie. En mon for intérieur, je riais de l'absurdité de la situation. Que ne voit-on pas de nos jours ! Un clochard qui fait la manche chez les particuliers ! Quand je raconterais ça à Catherine ! J'avais déjà oublié l'incident lorsqu'un sifflement grêle résonna dans le couloir, se faufilant à la manière de gouttes d'acide dans les flots d'eau brûlante. En dépit d'une colère grandissante, je pris soin de me rincer avec application. Je me repeignai, enfilai mon pyjama et ma plus belle robe de chambre et ouvris la porte d'un geste brusque. Une explication s'avérait nécessaire.

L'homme m'attendait au sommet de l'escalier.

– Bonne douche ?

– Délicieuse, et elle l'aurait été davantage sans votre intermède musical.

– Je siffle bien, vous ne trouvez pas ? Ma femme me le dit toujours : j'ai sûrement été maçon dans une vie antérieure. Dans le temps, tous les maçons sifflaient pendant le travail, vous vous rappelez ?

Je désignai l'escalier d'un index tremblant.

– Absolument pas, et croyez bien que je m'en moque. Descendons au salon, j'ai deux mots à vous dire.

– Avec joie. C'est un euro.

– Quoi ?

– Pour descendre, c'est un euro.

– Vous plaisantez ?

– Jamais de la vie.

Je croisai les bras dans une attitude de suprême ironie.

– Eh bien, figurez-vous que vous m'avez pris tout mon argent. Que faisons-nous à présent ?

– Vous avez bien un billet de cinq euros dans votre portefeuille, non ? Pas de problème, ça me va, j'ai de quoi vous rendre la monnaie.

Il sourit de façon espiègle en faisant tinter mes pièces au fond de sa poche.

Le fait est que j'avais bien un billet de cinq euros dans mon portefeuille. L'espace d'un instant, je songeai à mentir sans vergogne. Après tout, que comptait-il faire ? Passer le restant de ses jours sur le palier du premier étage à attendre que l'argent tombe du plafond ? L'image avait un petit côté grotesque qui me fit sourire. Il n'en reste pas moins que cet abruti ne semblait pas disposé à bouger d'un millimètre. En un éclair, je vis le parti que je pouvais tirer de la situation.

– Ce ne doit pas être pratique, toutes ces pièces au fond de votre poche.

– Ça pèse un peu lourd, je l'admets.

– Alors, si je vous donne un dernier euro, vous serez en possession d'une coupure de cinq euros. Ce qui est beaucoup plus commode à transporter.

– Si vous me le proposez...

– Et vous aurez tout loisir de vous en aller le cœur léger.

– C'est dans le domaine du réalisable.

– Donc, si vous prenez ce dernier euro, vous vous engagez à me laisser en paix ?

– Je pense que oui.

– Parfait.

Je me munis de mon portefeuille et j'en tirai le billet de cinq euros que je lui remis en échange d'une pleine poignée de pièces. Il y en avait tant qu'elles glissaient entre mes doigts, quelques-unes tombèrent même sur la moquette. Il m'aida à les ramasser. Nous vérifiâmes ensemble que le compte y était. Je fourrai la mitraille dans les poches de ma robe de chambre et nous descendîmes l'escalier en échangeant des banalités sur la météo, plutôt maussade pour la saison. Il me fit remarquer que mes poches tintaient comiquement à chaque pas. Je ne pouvais qu'en convenir. Pas rancunier, je me dirigeai vers la porte pour le raccompagner. La silhouette se dressa devant moi.

– Pour aller dans le vestibule, c'est un euro.

– Comment osez-vous ?

– Je n'y peux rien, c'est comme ça. Et ne me dites pas que vous ne les avez pas, hein !

Roublard, il désigna mes poches. Je croisai les bras.

– Vous n’aurez plus un centime!

Le survêtement haussa les épaules. Je pris le parti de l’ignorer.

– Puisque c’est ainsi que vous honorez vos promesses, je vais dîner. Bonsoir.

Bien entendu, l’accès à la cuisine était conditionné au versement d’un euro. Je mourais de faim, je payai. Il me regarda manger pendant tout le repas, l’épaule appuyée au chambranle de la porte. Il me fallut un euro supplémentaire pour sortir de la cuisine, un autre encore pour accéder aux toilettes, un avant-dernier pour gravir de nouveau l’escalier et je dus me fendre d’un billet de dix euros, en échange de ma monnaie et du billet de cinq, pour accéder à ma chambre à coucher. Dix euros pour obtenir le droit de finir cette journée éreintante dans mon lit! Il y avait de quoi hurler! Un authentique scandale! Après m’être longuement tourné sous ma couette, bouillonnant de rage, je trouvai enfin le sommeil.



Chapitre 2

Le réveil me vrilla les tympans à 6 heures 30 précises. Des lambeaux de cauchemar s'accrochaient encore à mon esprit. Je revois un homme d'une quarantaine d'années qui arpentait ma maison, les mains au fond des poches de son survêtement, sans autre but que de me soutirer de l'argent. Je me frottai les paupières : est-il permis de rêver de choses pareilles ? Ma tête pivota sur l'oreiller. L'homme était là, appuyé contre l'encadrement de la porte.

– Bien dormi ?

J'avais de la peine à reconnaître son visage dans la pénombre, mais il était malheureusement impossible de rater l'informe survêtement et les chaussures de sport d'une propreté douteuse. Je me levai à grand-peine et allumai la lumière. Aucun doute possible, c'était bien lui. Il avait les yeux mi-clos et son corps semblait engourdi de sommeil, mais il affichait toujours ce demi-sourire vaguement contraint, comme pour s'excuser d'être là.

– Vous vous levez chaque matin à cette heure-là ? Ça ne doit pas être facile tous les jours. J'aime bien vos poignées de porte, c'est du laiton ou de l'aluminium chromé ? J'ai un copain bricoleur, il a installé les mêmes dans son appartement.

– Ne me dites pas que vous avez passé la nuit chez moi ?

– Bien sûr que si, je voulais m'assurer que vous seriez d'attaque pour la journée. Une panne d'oreiller est si vite arrivée.

– Où avez-vous dormi ?

– Ne vous inquiétez pas pour moi, je me suis arrangé.

– Ôtez-vous de mon chemin, je vais prendre une douche.

Il haussa les épaules et me regarda droit dans les yeux.

– C’est un euro.

Il m’en coûta cinq euros de plus pour accéder à la salle de bains, parvenir au rez-de-chaussée, prendre mon petit déjeuner dans la cuisine, me rendre aux toilettes et gagner enfin l’air libre. Je verrouillai soigneusement la porte d’entrée. Nous nous séparâmes sur le trottoir. Il m’adressa un petit salut de la main tandis que je me dirigeais vers la station de métro.

– Bonne journée à vous.

Les heures défilèrent au bureau, exténuantes. Le manque de sommeil n’était pas seul responsable de mon état de fatigue. J’étais tiraillé par trente-six sensations contradictoires.

Ma principale impression était un sentiment de reproche vis-à-vis de moi-même. J’avais indiscutablement manqué d’auto-rité. En temps ordinaire, j’aurais congédié l’importun avec une telle véhémence qu’il aurait amèrement regretté son initiative. Le fait est que je ne m’en laisse conter par personne et ce n’est pas mon chef, Robert Gratien, qui pourrait dire le contraire.

D’un autre côté, je ne pouvais nier que l’inconnu avait profité de circonstances exceptionnelles. Cette dernière journée de travail avait été particulièrement dense et je n’avais pas réussi à puiser en moi les ressources nécessaires pour m’opposer à cette intrusion. Il fallait reconnaître au type un certain aplomb, voire un vrai courage, pour s’imposer ainsi chez un inconnu. Pour un homme qui, comme moi, a le souci de son indépendance et se fait un point d’honneur à ne jamais rien devoir à personne, un tel culot dépasse le sens commun. Le seul fait de demander l’heure à un passant me plonge dans un réel état d’inconfort. Alors, demander de l’argent !

En conclusion, j’avais manqué de répondant dans cette affaire, et je me jurai de me montrer plus directif à l’avenir. C’était une bonne leçon. Par chance, cette déconvenue ne m’avait coûté qu’une poignée d’euros, je m’en tirais donc plutôt bien. Apaisé,

je m'immergeai dans le travail dont Gratien ne cessait de nous écraser, mon collègue Alfred Lepic et moi-même.

Il attendait devant la maison, l'épaule négligemment appuyée au montant de la porte. Son visage ne trahissait pas la moindre impatience. Je ne pus retenir un cri d'exaspération.

– Encore vous!

– Bonsoir, tout va bien? Vous m'avez l'air en pleine forme.

– Tirez-vous de là!

– C'est un euro.

Je tentai d'évaluer le gabarit du bonhomme. Il ne paraissait pas très costaud, mais il était difficile de se faire une opinion avec ce survêtement. Et s'il se révélait plus athlétique que prévu? Peut-être même ces mains perpétuellement plongées dans les poches du survêtement serraient-elles un couteau à cran d'arrêt? Il valait mieux rester prudent.

– Cette fois, la coupe est pleine. J'appelle la police.

Il n'eut pas de réaction. Il se contenta de hausser les épaules.

Par un incroyable concours de circonstances, la batterie de mon téléphone portable était à plat. Je devais donc rentrer chez moi pour appeler depuis ma ligne fixe. Comme l'ignoble individu ne faisait pas mine de bouger, je me résolus à jouer l'apaisement. Je sortis une pièce d'un euro et la déposai dans sa main tendue.

– Un bon conseil, disparaissez. Ou vous le regretterez toute votre vie.

Il empocha la pièce et attendit que j'ouvre la porte pour entrer à ma suite. Il se posta calmement devant la porte du salon. Mon téléphone fixe se trouvait dans mon bureau, au premier étage, et il m'en coûta donc quatre euros de plus pour pénétrer dans le salon, gravir les escaliers, appeler le 17 et redescendre dans le living-room pour attendre l'intervention des forces de l'ordre. L'homme glissa mon billet de cinq euros dans sa poche en me regardant me débattre avec ma monnaie.

– En règle générale, la police prend son temps. Vous feriez mieux de vous détendre un peu si vous voulez que ça se passe bien. Je vous prépare un verre? Vous semblez nerveux.

Sans crier gare, il me servit un whisky *on the rocks* moyennant la taxe habituelle d'un euro. J'avais droit aussi à des cacahuètes salées, mais il m'en coûterait un euro supplémentaire.

– Cela ira comme ça, dis-je aigrement. Je ne voudrais pas vous voir souffrir de surmenage.

Il haussa les épaules et posa une fesse sur l'accoudoir d'un des deux fauteuils.

– Vous ne devriez pas vous mettre dans des états pareils. Ce n'est pas grand-chose, un euro.

– Question de principe. Je déteste qu'on se glisse dans ma vie par effraction.

Ma remarque le piqua au vif.

– Par effraction? Quelle effraction? Je n'ai pas forcé votre porte, que je sache! D'ailleurs, rien ne vous obligeait à me laisser entrer chez vous.

– Cher monsieur, vous ne manquez pas de toupet.

– Mais puisque je vous dis que je viens vous aider! Au fait, comment est-il, votre whisky?

– Aussi bon qu'un apéritif peut l'être dans ces conditions.

– Très bien. Sinon, comment s'est passée votre journée?

Je ne daignai pas lui répondre et nous attendîmes l'arrivée de la police dans un silence pesant.

La sonnette retentit à 20 heures 12 précises. L'homme se précipita avant que je puisse esquisser le moindre geste. Un brouhaha de conversation résonna dans le vestibule, puis le petit groupe entra dans la pièce. Les policiers étaient au nombre de deux, l'un plus âgé, moustachu et relativement corpulent, et l'autre tout jeune – un novice dans le métier sans l'ombre d'un doute. Ils ôtèrent leur casquette et hochèrent la tête avec cet air compétent qui est censé rassurer le contribuable. C'est l'aîné qui prit la parole.

– Alors monsieur, que se passe-t-il?

À ma grande stupéfaction, ils ne s'adressaient pas à moi mais à l'intrus, qui s'empessa de répondre.

– Mon ami ne se sent pas en sécurité.

Le policier se tourna vers moi, visiblement perplexe.

– Il a l'air tout à fait tranquille.

– Et pourtant, il s'inquiète.

Le représentant de l'ordre opina.

– Je comprends. En temps de crise, on est troublé par ce qu'on voit à la télévision, et on finit par voir le mal partout. Les gens paniquent très vite.

Je me levai, le verre à la main, tout en m'adjuvant au calme.

– Puis-je prendre la parole ?

– Qui êtes-vous, monsieur ?

– Je suis le propriétaire de cette maison.

– Fort bien. C'est vous qui avez appelé ?

– Parfaitement.

– Dans ce cas, j'aimerais que vous m'expliquiez avec précision ce qui ne va pas.

– Ce qui ne va pas, c'est lui.

Je désignai l'homme en survêtement. Placidement, les deux policiers le dévisagèrent.

– Il faudrait nous en dire plus. Vous vous êtes disputés ?

– C'est beaucoup plus simple que cela : ce monsieur n'a rien à faire chez moi.

Les représentants de la loi se consultèrent du regard, dubitatifs. Le plus gradé reprit la parole.

– Je pense que cela mérite quelques éclaircissements.

– Hier soir, je suis rentré du travail complètement fourbu et cet individu en a profité pour faire irruption chez moi. Depuis, impossible de m'en débarrasser.

Le policier se caressa la moustache et se tourna vers l'homme en survêtement.

– C'est vrai, monsieur ?

– Absolument pas. Je suis rentré dans cette maison avec le plein consentement de son propriétaire. Il m'a même rétribué pour cela.

– Vous êtes auxiliaire de vie?

– Cette définition me convient tout à fait. Depuis, nous sommes amis. Je ne vois donc pas comment, dans ces circonstances, on peut parler d'irruption.

Comme ma main droite tenait fermement mon verre, je dressai la gauche vers le ciel.

– Je m'insurge contre cette interprétation des faits! Ce monsieur n'est pas mon ami!

Le jeune policier, qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là, jugea le moment opportun de faire valoir ses compétences auprès de son supérieur hiérarchique.

– Excusez-moi, mais vous laissez souvent des inconnus accueillir vos visiteurs?

La remarque était frappée au coin du bon sens. Je ne me démontai pas pour si peu.

– Il ne m'a pas laissé le temps d'ouvrir la porte. J'ai été pris par surprise, en quelque sorte.

– Vous étiez trop occupé à déguster votre whisky, c'est bien cela?

Je baissai les yeux sur mon verre. À l'évidence, je faisais une victime bien peu crédible. Je ne m'avouai pas vaincu.

– Croyez-moi, après ce que j'ai enduré hier soir, sans compter l'énorme journée de travail qui s'est ajoutée aujourd'hui, un petit remontant n'est pas de trop.

– Si je comprends bien, fit le policier âgé sans laisser filtrer la moindre apparence de compréhension, vous accusez ce monsieur d'avoir fait irruption à votre domicile sans que nous ne constations la moindre trace d'effraction, sans qu'il ait proféré la moindre menace à votre rencontre et sans que cela vous ait dissuadé de siroter un verre de whisky dans votre canapé.

– Je mesure votre étonnement, mais telle est la vérité.

Le policier âgé chercha ses mots tout en tripotant la visière de sa casquette.

– Voyez-vous, monsieur... Si vous me permettez de parler en toute franchise... Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de se

mettre dans des états pareils pour une simple brouille entre amis. Ce genre de chose arrive tous les jours. Inutile d'appeler la police pour si peu. Une franche explication, et tout rentre dans l'ordre.

– Il ne faut pas confondre sentiment d'insécurité et insécurité réelle, surenchérit le jeunot soucieux de prouver sa parfaite assimilation des cours de l'école de police.

Le moustachu m'adressa une moue gênée, vaguement complice.

– Veuillez excuser mon jeune collègue, il est encore un peu impétueux. Il n'empêche que, sur le fond, il a parfaitement raison : inutile de se laisser envahir par des craintes irraisonnées. Profitez-en plutôt pour partager un whisky avec ce monsieur, cela détendra l'atmosphère. Je vous souhaite une bonne soirée.

Il esquissa un pseudo-salut militaire, adressa un signe de tête à son compère et tout ce beau monde regagna la sortie. Dans l'entremêlement des voix, je distinguai les mots « voiture de service », « fiable » et « cinq litres au cent ». La porte claqua. L'homme revint dans le salon. Il se planta devant le canapé, les mains au fond des poches, et haussa les épaules.

– Voilà.

La ronde des euros reprit. Il m'en coûta sept de plus avant de pouvoir me coucher, passablement étourdi par l'alcool. Je sautai l'étape de la douche pour économiser un peu.